

OREN
MILLER



ET
DIEU

SE LEVA DU PIED GAUCHE

HSN

Du même auteur chez

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

Le Roi sombre

Dans la même série :

J'agonise fort bien, merci.

***À présent vous pouvez enterrer
la mariée.***

OREN
MILLER



ET
DIEU

SE LEVA DU PIED GAUCHE

HSN

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM



POLAR

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2018.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Emile Denis

ISBN : 978-2-918541-62-2

PROLOGUE

23 avril 1951, 14 rue La-Fontaine, Paris 16^e

Quand Ambroise Perrin passa le porche menant à l'entrée du Castel Béranger, rue La Fontaine dans le seizième arrondissement de Paris, il fut convaincu de deux choses : il haïssait le thé, et il allait mettre fin à ses jours.

Non pas que les deux affirmations fussent liées – encore qu'en poussant un peu – mais, dès lors qu'il avait aperçu les façades du célèbre immeuble, elles lui étaient venues simultanément à l'esprit. Comme une évidence.

Si vous pouvez baptiser un bâtiment, c'est que son prix d'achat est indécent. Ambroise était un chanceux, il avait saisi toutes les opportunités placées sur son chemin, gravi chaque étape de la réussite, et la guerre ne l'avait ni tué ni ruiné. Un *vrai* chanceux. Sa famille pouvait donc se permettre d'occuper le dernier étage de l'hôtel particulier depuis presque deux décennies.

À peine s'était-il approché du fameux vestibule qui avait en partie permis à l'immeuble de remporter le prix de la plus belle façade en 1898 qu'un haut-le-cœur frappa Ambroise. Une fois les six étages gravis, voici ce qui l'attendait : beaucoup de thé, beaucoup de vieilles femmes bavardes, beaucoup de chapeaux ridicules, et beaucoup de

parfum. De quoi rendre insupportable l'atmosphère de n'importe quel salon de n'importe quelle habitation. Il n'était pas quelqu'un de très mondain, c'était le domaine de son épouse. Cela avait d'ailleurs été l'une des raisons qui l'avaient décidé à l'épouser. Elle faisait ce qu'il détestait : parler avec les gens, enrichir leur réseau, s'assurer d'appuis et se créer sans cesse de nouveaux amis pour renouveler les anciens. Les amitiés ne devaient jamais durer trop longtemps, parce que, comme les denrées alimentaires, elles avaient une date de péremption. Et son choix s'était révélé fort judicieux, car son épouse se montrait d'une redoutable efficacité dans l'exécution de sa mission.

Et parmi les événements que préférait son épouse, les levées de fonds trônaient en bonne place. Le vocable était pompeux. En réalité, pour Ambroise, il s'agissait de réunions d'épouses riches qui souhaitaient donner un peu de sens à une vie caricaturée par l'étiquette sociale. Colette, sa tendre moitié, lui avait pourtant assuré qu'il n'y avait rien de plus efficace que ces réunions pour délier les langues et les commérages. Et dans chaque commérage se trouvait un embryon de révélation qui pouvait toujours servir.

Ambroise referma la porte en verre cerclé de fer forgé du vestibule et jugea que cette levée de fonds-ci était de trop. Flottait dans l'air un mélange bizarre de fleurs séchées et de l'encens que la voisine du premier faisait brûler tous les jours. Il haïssait cette odeur, tout comme il haïssait la musique que le résident du troisième écoutait en continu et qu'on entendait du rez-de-chaussée. Son épouse lui disait qu'il devait être la seule personne au monde à ne pas aimer la musique. D'après elle, *tout le monde* aimait la musique. Et le thé. Colette disait aussi beaucoup d'âneries.

Dès le palier du premier étage atteint, il apparut à Ambroise que cette existence lui était intolérable. Il prit le temps de réfléchir à sa vie et réalisa qu'il n'avait jamais pu choisir sa propre destinée. Son père avait déterminé sa carrière en lui léguant son entreprise, sa mère l'avait harcelé pour qu'il se marie au plus vite, l'État l'avait envoyé à la guerre, et sa femme lui avait imposé deux enfants. Même l'idée de cet appartement hors de prix lui avait été inspirée par sa famille, comme preuve ostentatoire de leur réussite sociale. Mais lui, qu'avait-il voulu de tout ça ?

Plus il gravissait les marches, plus ses membres lui paraissaient de plomb. Respirait-il plus difficilement ? Il en avait

l'impression. Dans cinq ans, il aurait soixante ans, l'âge auquel on peut profiter des fruits de son labeur grâce à quelques rentes lucratives. De ce côté-là, Ambroise n'avait pas chômé. En tant qu'aîné d'une fratrie de huit enfants, on ne lui avait pas laissé le choix de l'oisiveté et de la distraction. Par voie de conséquence, Ambroise ne renvoyait pas l'image de quelqu'un de drôle. Parfois, il s'ennuyait lui-même.

Au troisième étage, il songea que, bien que les détails pratiques lui échappent encore, il n'allait pas laisser de mot d'adieu ou d'excuses. Après tout, le suicide était quelque chose de très personnel. Livrer ses motivations enlevait un peu de solennité et de mystère à l'acte.

Au quatrième, Ambroise se demanda quel moyen conviendrait le mieux pour mettre son projet à exécution. Pourquoi n'y avait-il jamais pensé avant ? D'ordinaire, il prenait garde à être préparé et prévoyant. Peut-être n'avait-il jamais réfléchi au sens de sa vie avec autant de concentration ? Mais aujourd'hui, l'évidence le frappait avec violence et déchirait le voile épais qu'il avait toujours eu devant les yeux. La Vérité ne pouvait être ignorée.

Au cinquième, il décida qu'il se trancherait les veines. Un peu banal, certes, mais avec les classiques, au moins, aucune déception possible. Il ne sentait presque plus l'encens, mais entendait toujours la musique. Tant d'années de vie écoulées, de personnes rencontrées, de morts et de douleurs supportées, et, au bout du compte, une réelle impatience d'en finir.

Planté devant son appartement, au sixième étage, Ambroise changea d'avis. Il avait toujours eu peur des couteaux et autres objets tranchants. Son geste n'aurait donc aucune logique. Quand il entra, une vague de paillements le rendit presque sourd.

— Bonsoir, mon aimé, lança Colette en apercevant son époux. Nous vous attendions. Désirez-vous une tasse de thé ?

Ambroise posa sa valise au sol et son pardessus sur la chaise. Il prit une immense inspiration avant de parler de façon plus intelligible qu'il ne l'avait jamais fait.

— Colette, je dois me montrer parfaitement honnête avec vous : j'ai toujours détesté le thé.

Après s'être libéré de ce grand poids, Ambroise traversa le salon, ouvrit la fenêtre et sauta.



8 mai 1951, gare de Venise-Santa-Lucia, Venise

Il descendit du train avec tant de précipitation qu'il manqua de trébucher sur le quai de la gare. Il devait se calmer, Louise avait besoin de lui en pleine possession de ses moyens et non en loque hystérique incapable de réfléchir.

Bien. Il était à Venise, c'était la première étape. Et maintenant, où était-il censé aller ? À droite ou à gauche ? Quand elle l'avait appelé au téléphone une dizaine d'heures auparavant, elle lui avait précisé qu'elle logeait à l'hôtel *Danieli*, mais il n'était jamais venu dans la cité des Doges et n'avait aucune idée de la direction à prendre. 20 heures s'affichaient sur sa montre, l'air était doux, parfumé d'humidité et d'eau stagnante, et un flot de touristes lui bouchait la vue. Il allongea le cou pour apercevoir au-dessus de la foule un membre du personnel de la gare, afin de lui demander son chemin. Il était doué pour un tas de choses, cependant l'orientation n'en faisait pas partie.

Malgré le brouhaha ambiant, il entendit un homme l'interpeller avec un fort accent italien :

– Docteur Guerin ? Docteur Nicolas Guerin ?

– Oui, c'est exact, répondit-il en accueillant la poignée de main vigoureuse et un peu moite de son interlocuteur.

– Je m’appelle Gustavo, je suis un ami de Louise. Elle m’a dit que vous arriviez par le train de 20 heures.

Nicolas ne put contenir un soupire de soulagement. Ce petit homme trapu qui ressemblait vaguement à une taupe lui apparut comme son sauveur.

– Ravi de faire votre connaissance, Gustavo. Comment va-t-elle ?

– Je dirais qu’elle tient le coup, compte tenu des circonstances. Suivez-moi, je vais vous conduire à l’hôtel. Nous allons prendre un bateau et traverser le grand canal.

Louise Duval. Septembre 1938. La plus jolie infirmière de l’hôpital Grange-Blanche de Lyon. Cela remontait à presque quinze ans, et pourtant, dès qu’il avait reconnu sa voix au téléphone, Nicolas avait été assailli par une vague de souvenirs tous plus précis les uns que les autres. La mémoire est un monstre qui a un grand sens de l’humour. Des nuits entières, on court après des souvenirs et on désespère de leur perte, tandis que notre cerveau est envahi par un tas d’images du passé, une diarrhée visuelle, dont on voudrait se passer. Comme si le diable lui-même était aux commandes.

– Que vous a-t-elle dit exactement ? interrogea Gustavo tandis qu’ils traversaient la gare de Santa-Lucia.

– Pour être honnête, pas grand-chose de... disons cohérent. Elle m’a dit qu’elle était terrifiée, car elle risquait d’avoir de gros ennuis avec la police locale. Ensuite, elle m’a parlé de personnes décédées, mais je n’ai pas compris qui. En fait, elle était si bouleversée qu’elle n’en a guère dit plus, si ce n’est qu’elle avait besoin de mon aide au plus vite.

À peine avait-elle prononcé les mots « Bonjour Nicolas, c’est Louise », qu’il avait su que c’était grave. Elle ne l’aurait jamais contacté, dans le cas contraire. Louise n’était pas une pleurnicheuse, c’était même la personne la plus contrôlée qu’il connaissait. Jamais il ne l’avait vu perdre son sang-froid. Alors, l’entendre s’étrangler de violents sanglots au point de ne plus pouvoir parler lui avait glacé le sang jusqu’à la plus petite veine.

Les deux hommes parvinrent au ponton où attendait déjà un petit groupe de voyageurs.

– Ah, parfait, le vaporetto arrive. L’hôtel se trouve de l’autre côté, vers la place Saint-Marc.

Nicolas acquiesça, bien qu'il ignorât de quoi son interlocuteur parlait. Bien entendu, il avait en tête les cartes postales peignant de multiples façons le palais des Doges et la place Saint-Marc, mais il ignorait où ils se situaient sur l'île. Ils grimpèrent dans le bateau, et une vague de nausée submergea Nicolas. L'eau, et tout ce qui y était associé, étaient loin de lui convenir. Quand ils se mirent en route, il prit le temps de jeter un œil à travers les ouvertures et d'apprécier le spectacle. Il fut étonné de trouver autant d'aspects mystérieux que lugubres à la ville des amoureux. Le soleil rasant du début de soirée jetait des flammes sur les imposantes façades des bâtiments, tandis que les coulures sombres de l'usure de la pierre donnaient à l'ensemble un sentiment étrange de déclin baroque. C'était une bien drôle de sensation, une sorte de mélange perturbant de mélancolie et de sensualité.

Le roulis fut propice à la réflexion. Nicolas réfléchissait au passé et se remémorait sa rencontre avec Louise. Alors jeune interne en chirurgie, il ne gardait de ses premières semaines d'intégration que l'image de cette jeune femme solaire et charismatique. Elle était bien plus brillante que la plupart des médecins de l'hôpital, plus brillante que lui. Hélas, l'époque n'était pas prête à accepter qu'une femme se montrât ouvertement plus futée qu'un homme. Le monde avait donc commis une grave erreur et s'était privé d'un esprit scientifique hors du commun.

Nicolas ressentait à nouveau l'émotion qui avait été la sienne quand leurs regards s'étaient croisés pour la première fois. Il ne s'agissait pas seulement d'une attirance physique, mais d'une sorte de connexion magique reliant leurs âmes autant que leurs esprits. Il avait toujours considéré cette pensée comme ridiculement romanesque, mais il n'y avait pas d'autre façon de qualifier l'intensité de leur relation. Quelles auraient été leurs vies si la guerre et la mobilisation des hôpitaux de la région ne les avaient pas séparés ? En dix ans de silence, Nicolas avait bien pris garde de ne jamais envisager cette perspective. Comment, sinon, avancer dans la tiédeur ? Car sa vie, pourtant réussie, était d'une affligeante tiédeur. Une *jolie* femme, une *jolie* carrière, trois *jolies* filles, une *jolie* maison, de *jolis* amis. Et plus un seul vrai frisson jouissif depuis ce fameux jour, en 1941, lors duquel Louise avait été affectée à un autre établissement.

Et la guerre, ensuite, l'ère des Ténèbres, de la douleur, des lamentations et des cendres continuellement fumantes. Comme tant d'autres de son entourage, Louise avait disparu de la surface de la Terre, et jusqu'à ce matin, Nicolas était convaincu de son décès.

– Comment avez-vous connu Louise ? demanda-t-il en rompant sa léthargie contemplative.

– Nous faisons partie de la même fondation d'aide aux victimes de guerre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous sommes à Venise. La fondation fête ses cinq ans d'existence et vient d'accueillir un très important mécène. Et vous ?

– Nous... Nous avons travaillé ensemble, il y a longtemps. Avant la guerre. Que savez-vous de ses problèmes ?

– Guère plus que vous, j'ai à peine été autorisé à lui parler.

– Comment ça ?

– Elle est très souvent interrogée par la police.

– C'est incroyable, cette histoire.

– Sans vouloir me montrer impoli, je suis assez surpris. Louise ne m'a jamais parlé de vous jusqu'à ce matin, et pourtant vous semblez être la seule personne au monde en qui elle a confiance. Je suis un peu jaloux, je dois dire.

– Nous étions très proches, à l'époque, et avons partagé des choses assez fortes. Travailler dans un hôpital, vous savez, ça crée des liens particuliers du fait de ce que nous voyons au quotidien.

Nicolas espéra que son mensonge ne sonnait pas trop faux, mais son interlocuteur parut se satisfaire de sa réponse, car il ne releva pas.

– Voilà, nous arrivons, conclut Gustavo en lui montrant du doigt la magnifique place Saint-Marc qui apparaissait devant eux comme la proue d'un gigantesque navire.

Avec un sens de l'équilibre assez relatif, le médecin atterrit sur la terre ferme, bien content de s'éloigner de l'eau. Gustavo marchait vite, si bien que Nicolas ne vit pas grand-chose des imposants bâtiments bordant le canal *di San Marco*. Passant devant le pont des Soupirs en croisant encore de nombreux chalands aux regards fascinés, ils approchèrent d'une somptueuse façade en pierre rouge et aux encadrements de fenêtre peints en blanc. Sur la droite, des rangées de gondoles recouvertes d'une bâche bleue coloraient comme des pétales la surface sombre de l'eau.

– Ah oui, c’est déjà du gros mécène, murmura Nicolas en notant la majesté du bâtiment.

– Pardon ?

– Non, rien, je vous en prie, avançons.

Lorsqu’ils pénétrèrent à l’intérieur de l’immeuble historique, Nicolas marqua un temps d’arrêt.

– Le fameux style vénéto-gothique, précisa Gustavo, à qui la mine impressionnée de Nicolas n’avait pas échappé.

– J’en ai vu, des hôtels de luxe, mais celui-là est époustouflant.

Face à l’immense hall constitué d’un enchevêtrement d’escaliers en pierre claire soutenus par des arches brisées typiques du style gothique, l’œil de Nicolas eut du mal à comprendre l’architecture d’ensemble. Cinq, peut-être six étages formaient un tout complexe constitué de plusieurs balcons et mezzanines ouvrant sur l’immensité de la salle d’accueil. Des colonnades en marbre rose poussaient partout sur un sol en damier rouge et or encombré de tapis chamarrés. Un dôme en verre chapeautait le hall, qui semblait être le point de ralliement des différents blocs de l’hôtel reliés entre eux par des escaliers et des coursives.

– Sa construction remonte au xv^e siècle, et il s’agit en réalité de plusieurs édifices regroupés en un. Il fait la fierté des Vénitiens.

– C’est magnifique...

– Pour la soirée, tout a été mis aux couleurs du *Danieli*, or et rouge, des fleurs jusqu’au Valpolicella. C’était très beau, enfin jusqu’à... La chambre de Louise se trouve au second étage.

– La dernière fois que je l’ai quittée, elle occupait les fonctions d’infirmière, s’étonna Nicolas, je suis impressionnée par sa réussite.

Les lèvres de Gustavo se fendirent d’un sourire amer.

– Oh, ce n’est pas elle, ou moi, qui avons réussi, c’est surtout la fondation pour laquelle nous travaillons tous les deux. Elle est spécialisée dans le traitement des grands traumatismes. Et l’une de ses missions pour y parvenir consiste à trouver des personnes capables de la soutenir financièrement, et on ne rencontre ce genre d’individus que dans ce *genre d’endroit*.

À mesure qu’ils montaient, l’appréhension et l’excitation grandissaient dans l’esprit de Nicolas sans qu’il parvienne à trancher entre l’une ou l’autre. Louise se trouvait à quelques pas de lui, juste derrière la porte devant laquelle Gustavo venait de s’arrêter. Il toqua.

— Louise ? C'est Gustavo, je suis avec ton ami, expliqua-t-il à travers la porte.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le son métallique d'une poignée qu'on manipule se fit entendre. Gustavo jeta un coup d'œil soulagé à Nicolas, qui n'en comprit pas le sens.

La chambre était spacieuse et décorée dans un style colonial et un brin rococo. Nicolas emboîta le pas de l'Italien, et, quand celui-ci s'écarta, l'image de Louise lui sauta à la figure.

Il suspendit son souffle. La femme qui lui faisait face n'était pas Louise. Pas *sa* Louise.



8 mai 1951, hôtel *Danieli*, Venise

Dans quels lieux sombres avait-elle égaré la fulgurance de son regard ? Qui avait éteint cette lumière qu'elle produisait comme un petit soleil ? Les questions se bousculaient dans l'esprit de Nicolas, qui ne reconnaissait pas la personne qui se trouvait dans la chambre d'hôtel. Bien sûr, elle ressemblait à Louise, mais c'était une version d'elle floue et molle. Elle avait pris un peu de poids, si bien que son visage jadis en triangle s'était arrondi et la faisait paraître plus petite et plus tassée. Un gris fade avait chassé le bleu intense de ses yeux, et des restes de larmes en brouillaient encore les contours comme une épaisse cataracte. Elle semblait prête à céder sous le poids du monde qui pesait sur ses épaules. La vie n'avait pas dû être aussi compatissante avec elle qu'elle l'avait été avec lui. Malgré tous ses efforts, Nicolas ne put s'empêcher de lâcher un « mon Dieu Louise » assez misérable pour ne rien cacher de son sentiment de pitié. Il s'en voulut aussitôt.

— Nicolas, répondit-elle dans un soupir, merci d'avoir accouru. Je... Je suis désolée de t'avoir appelé, mais je n'avais que toi.

— Tu sais bien que je serai toujours là pour toi. Louise, que se passe-t-il ?

Le visage de cette dernière se déforma d'une grimace. Le parfum capiteux, un tantinet trop chargé en patchouli, recouvrait leurs têtes comme une chape de plomb. Louise retourna s'asseoir, plus par lassitude que par choix. Gustavo et Nicolas l'imitèrent.

— Une histoire incroyable, expliqua-t-elle en se raclant la gorge pour éclaircir sa voix et en s'emparant d'un tube de crème pour les mains. Tragique. J'étais venue à Venise comme Gustavo pour participer à un grand gala organisé par la fondation pour laquelle je travaille depuis quelques années.

— Oui, ton ami m'a mis au courant. Elle aide les victimes de guerre, c'est bien ça ?

— Tout à fait. Nous fêtons nos cinq ans d'existence et, pour la cérémonie, notre dernier mécène a eu la gentillesse de louer ce merveilleux endroit. La soirée était magnifique, et certains d'entre nous ont logé dans des suites, à côté les unes des autres et communicantes.

Elle marqua une pause, l'attention accaparée par ses doigts qu'elle frottait les uns contre les autres pour faire pénétrer la crème. Elle fit signe à Gustavo, lequel alla lui servir un verre de vin. Il prit soin de laisser la bouteille près d'elle. Elle but d'une traite le premier verre, puis s'en servit un deuxième dans la foulée. Nicolas crut reconnaître dans ce geste l'assurance et la détermination qui, jadis, avaient été celles de Louise. En médecin expérimenté, il se douta des raisons de l'aspect bouffi de son visage et des légers tremblements qu'il notait au bout de ses doigts. Elle était portée sur l'alcool.

— La fête s'est terminée vers 2 heures du matin. Je partageais ma chambre avec deux autres collègues. Nous nous sommes couchées, tout était normal. C'est le lendemain que... le cauchemar a commencé.

Louise s'interrompit et se resservit un verre. Nicolas s'empara de la belle bouteille de Valpolicella millésimée et aux couleurs de l'hôtel et l'éloigna d'elle.

— Que s'est-il passé ? enchaîna-t-il pour détourner son attention.

— Lorsque je me suis réveillée, j'ai été surprise de ne voir personne dans le salon de la suite. Marie et Solange, mes collègues, sont des lève-tôt, contrairement à moi. Il était presque 11 heures, et il n'y avait pas un bruit. J'ai d'abord cru qu'elles étaient allées se promener, même si je trouvais étrange qu'elles n'aient pas laissé un mot.

Elles m'auraient prévenue, enfin, au moins Solange. J'ai fait monter un petit déjeuner, j'ai lu, et, vers midi et demi, j'ai commencé à m'inquiéter. J'ai appelé la réception afin de savoir si elles étaient sorties, mais ils m'ont assuré qu'elles n'étaient pas descendues prendre le petit déjeuner et n'avaient pas déposé leur clef. Et à ce moment-là...

Le regard de Louise se mit à chercher la bouteille, mais Nicolas s'était placé juste entre elles deux. Pour compenser, elle s'empara à nouveau de sa crème. Classique. Elle prit une profonde inspiration, avant de poursuivre d'une voix plus grave :

— À ce moment-là, j'ai eu une sorte de pressentiment. Je ne saurais pas dire pourquoi – je ne crois pas en ce genre de choses – mais je me suis soudain mise à fixer la chambre de Solange. Cette porte est devenue une obsession, je faisais les cent pas devant. J'ai toqué, rien, puis je suis entrée. Elle était allongée dans le lit. J'ai éprouvé tant de soulagement ! J'ai tiré les rideaux et l'ai appelée. Et soudain, mon Dieu, la couleur de sa peau ! Elle était grise. Je sais ce que ça veut dire, j'ai vu cette funeste nuance tellement de fois dans ma vie. C'est celle de la mort. J'ai vérifié son pouls, elle n'en avait pas. Alors je me suis précipitée dans la chambre de Marie : morte, elle aussi. Je ne sais plus combien de temps il m'a fallu pour sortir de la chambre, je crois que j'étais en état de choc. J'ai toqué à la suite d'à côté en espérant trouver quelqu'un. À première vue, il n'y avait personne, mais j'ai préféré aller voir dans les chambres. Et là... là, l'horreur a continué. Ils étaient morts, tous morts, sans exception !

Elle s'interrompit et se mit à sangloter sans bruit. En baissant la tête, sa chevelure dissimula son visage, qu'elle enfouit dans ses mains rougies à force de les frotter. Le silence envahit la pièce.

— Je... Je suis tellement désolé pour toi. Combien étiez-vous, dans ces suites ? finit par demander Nicolas avec une immense tendresse.

— Huit en tout, répondit-elle sans lever la tête. Sept morts.

— Quelle horreur..., murmura-t-il, avant de se reprendre : Mais je ne comprends pas, pourquoi m'as-tu dit que tu risquais d'avoir des ennuis avec la police italienne ?

Louise releva le visage. Son regard était vide et ses joues gluantes de larmes.

— Parce que je suis la seule qui aie survécu.

Une atmosphère de sentence imprégna le salon. Ils eurent du mal à respirer.

– Allons, on n'accuse pas quelqu'un de meurtre sous le seul prétexte qu'il est encore en vie, tenta de rationaliser Nicolas.

– Dans ces cas précis, si, gémit Louise en mordant le coin interne de ses lèvres. Le médecin n'a pas été capable de dire de quoi ils étaient morts, juste que le décès a dû avoir lieu au même moment dans la nuit. Les policiers m'ont assailli de questions, et quand ils ont appris que j'étais infirmière c'est devenu pire. Je crois qu'ils soupçonnent une sorte d'empoisonnement, ou quelque chose d'approchant.

Elle marqua une pause, avant de reprendre avec fatalisme :

– Nicolas, tu n'es pas devenu si naïf ? Sept invités d'une prestigieuse soirée dans le plus célèbre hôtel de Venise, morts de causes inexplicables... tu crois vraiment qu'ils vont faire traîner les choses ? J'ai une énorme cible dessinée sur le front et qui fait de moi un martyr parfait.

– Mais et le mobile ! s'emporta Nicolas. Il faut bien un mobile, pour soutenir une accusation. L'opportunité et les moyens seuls ne suffisent pas.

Il remarqua que Gustavo et Louise échangeaient un regard lourd de sous-entendus.

– Que me cachez-vous ? interrogea-t-il sur un ton suspicieux.

– Eh... bien, hésita Gustavo sans quitter Louise des yeux, comme s'il attendait un signe d'approbation de sa part.

– *Eh bien* quoi ?

– C'est-à-dire que Louise... je ne veux pas dire que...

Nicolas fixa son amie avec intensité.

– Si tu ne me dis pas toute la vérité, je ne pourrai pas t'aider.

Louise soupira, ses épaules s'affaissèrent.

– Disons que j'ai eu quelques mots avec certains des défunts.

– Comment ça, *quelques mots* ?

– Rien de bien grave, des questions sur le travail, sauf que je n'ai pas pris de gants pour le leur dire, et ça n'a échappé à personne.

– Si on devait suspecter toutes les personnes qui se querellent au travail, la planète entière serait bonne à enfermer, Louise.

Celle-ci joignit les mains en prière devant sa bouche.

– J’ai parfois du mal à contenir ma colère et mes propos...

Par exemple quand tu bois, pensa Nicolas.

– ... et parfois, cela prend des *proportions*.

– C’est arrivé à plusieurs reprises, et en public, précisa Gustavo, l’air navré, au point que... enfin, le personnel de l’hôtel a dû intervenir quelques heures avant la réception pour éviter que ça ne dégénère. La police s’en est vite rendu compte, dès qu’elle a interrogé les autres membres présents à la fête.

Nicolas ne put s’empêcher de jeter un œil discret à la bouteille de vin. La Louise qu’il avait connue était un fin stratège qui ne se laissait jamais gouverner par ses émotions. Rien ne sortait de sa bouche sans que ce ne soit mûrement réfléchi et savamment dosé. Mais l’alcool est un maître qui transforme. Il plante un monstre dans le cœur de sa victime qui grossit à chaque nouvelle gorgée. Une fois mature, la créature prend possession de l’hôte, réduit au simple rôle de contenant. L’individu garde son visage, ses traits, sa voix, son corps, mais c’est autre chose qui s’en sert. Nicolas connaissait par cœur les manières de ce démon, car il avait asservi son père, ainsi que son grand-père. Louise n’avait plus que *l’air* d’être Louise, mais le monstre campait sur ses entrailles.

– Ces querelles ont été si violentes que ça ? demanda-t-il.

– Assez pour qu’on m’isole dans une salle pour que je me calme, assez pour qu’un policier de base soit convaincu de mon agressivité et de mon instabilité, reconnut Louise avec gêne.

– D’accord, mais ça ne fait toujours pas un mobile crédible pour le meurtre de sept personnes.

– Je crois qu’ils pensent que j’ai été dépassée, avança-t-elle en serrant les mains jusqu’à blanchir leurs articulations.

– C’est-à-dire ?

– Je ne suis pas sûre... À un moment, l’un des policiers m’a demandé : « Est-il possible qu’un empoisonnement échappe au contrôle de son créateur ? » Comme je n’avais pas l’air convaincue, il a ajouté : « Peut-être que l’assassin a juste voulu donner une leçon aux victimes et que les doses n’étaient pas les bonnes. Ce n’est pas une science exacte. » Quel idiot... Bien sûr que si, c’est une science exacte.

– Si je te suis bien, tu penses qu’ils soupçonnent que tu aurais voulu les rendre malades, mais que tu aurais commis une erreur de manipulation et qu’ils en seraient morts ?

– Tu comprends à quel point ils sont à côté ? Comme si j’avais pu commettre pareille erreur ! En plus, toi et moi, nous savons qu’il existe des méthodes bien plus sûres que l’empoisonnement.

– Tout ceci est absurde, commenta Gustavo en secouant la tête.

– Absurde, mais peut-être en effet bien pratique pour la police, répondit Nicolas, songeur.

– Maintenant, vous aussi, vous donnez du crédit à cette théorie de l’erreur criminelle ?

– Non, je donne du crédit à la théorie de Louise. L’affaire va sûrement être médiatisée, et elle deviendra politique. S’ils ne trouvent pas une autre piste crédible, il y a effectivement une possibilité pour qu’ils s’acharnent sur elle.

– Alors tenons bon jusqu’à ce qu’ils trouvent une autre piste ! s’exclama Gustavo.

– Tu parles ! se lamenta Louise. Ils ont ferré un poisson, ils n’ont plus qu’à faire pression sur moi jusqu’à ce que je craque. Je n’ai pas de moyens, pas d’appuis, je ne suis personne. Ils vont me crucifier et danser sur mon cadavre en se félicitant d’avoir fait triompher le Bien sur le Mal !

Louise se leva de son siège, contourna Nicolas et alla se servir un verre.

– Les policiers sont des professionnels, je ne peux pas croire qu’ils ignorent sciemment des pistes, surtout dans une affaire aussi grave, reprit Gustavo.

– Les policiers sont des fonctionnaires, les fonctionnaires sont des hommes, pontifia Louise avec tristesse. Eux aussi vont être soumis à une grande pression de la part de leurs supérieurs hiérarchiques, eux-mêmes encore plus pressés par leurs patrons, et ainsi de suite, jusqu’à Dieu en personne. Ils voudront tous se couvrir.

Laissant échapper un douloureux soupir, elle s’effondra sur une chaise.

– Je crains, messieurs, que mes jours de liberté ne soient comptés.

Elle fixa la couleur rougeâtre du liquide, avant de souffler :

– Tout ce gâchis...

Les deux hommes échangèrent un regard anxieux.

– Louise, dis-moi pourquoi tu m’as appelé... ?

— Parce que tu es le seul en qui je peux avoir confiance, et le seul qui ne fasse pas partie de ma vie.

— J'ai peur de ne pas te suivre...

— Tous les gens que je connais travaillent avec moi à la fondation. Je...

Elle hésita, et son visage épuisé trahit une expression de honte.

— ... Je n'ai pas de vie en dehors de mon travail. Je veux dire : pas de vie sociale. Chaque personne à qui je demanderai de l'aide risque d'être éclaboussée par le scandale. Elle jouerait sa carrière. La fondation Sorel vend comme arguments son sérieux et son impeccable réputation. Les mécènes ont besoin de ça pour investir, ils ont besoin de croire en une œuvre supérieure. S'il y a un ver dans la jolie pomme, plus personne n'en voudra. C'est comme ça que ça marche. Mais toi... toi, tu ne risques rien dans cette histoire, tu n'es pas exposé.

L'intonation de la voix de Louise était si déchirante que Nicolas eut du mal à retenir son émotion. Il aurait voulu la prendre dans ses bras et la serrer assez fort pour étouffer ses problèmes. Mais quelque chose l'en empêchait. Ce n'était pas son mariage, encore moins la bienséance. Alors quoi ? Avait-il peur de ne plus être capable de rester décent, s'il touchait à nouveau la soie de ses boucles ? Ce n'était pas le moment pour ces choses, il fallait la sauver. Mais de quelle façon ?

— Qu'attends-tu de moi ? Que puis-je faire pour t'aider ?

— Mon Dieu, je l'ignore... Enfin, je me disais, tu es une sommité dans ton domaine, si toi ou l'un de tes confrères se penchait sur les circonstances de la mort de mes collègues, peut-être qu'on pourrait déjà faire comprendre aux forces de l'ordre qu'un empoisonnement n'est pas possible dans ce cas précis. Trop de paramètres aléatoires.

— Et si jamais ils ont vraiment été empoisonnés ? intervint Gustavo.

Le silence s'invita une nouvelle fois dans l'assemblée. Chacun des protagonistes dévisageait l'autre sans qu'aucun n'ose embrayer. Finalement, Nicolas se lança :

— Alors ce sera une bonne chose. Si on a le poison, on a la composition et on sait comment il a été administré. Donc, il nous sera facile de contre-attaquer. Ce sera concret. Pour l'instant, le problème, c'est que nous n'avons que des suppositions. Comment se défendre quand on ignore de quoi on nous accuse ?

Nicolas vit à nouveau la lumière dans les yeux de Louise. Elle redevenait *sa* Louise, *son* petit soleil. Il se sentit capable de soulever des montagnes pour elle. Il aimait l'idée d'être celui qui la sauverait. Sauf que la réalité des faits le rattrapa vite. Avant d'être un humain, il était médecin, ça changeait tout. Ça *déformait* tout. Un empoisonnement, à ce point subtil qu'il ne laisse aucune trace sur les victimes et les foudroie si brutalement que leur mort est silencieuse, ne laisse en général aucune trace à l'autopsie. Nicolas pressentait qu'on ne trouverait rien de ce côté-là. Le mystère s'épaissirait, les esprits s'échaufferaient, les politiques paniqueraient, et il leur faudrait un coupable. On retombait dans la boucle infernale. Il ne pouvait laisser faire ça.

– Il... Il me faudrait un avocat, aussi, murmura Louise. Ces gens-là ont sûrement des enquêteurs privés. Oui, c'est ça qu'il nous faudrait, un enquêteur qui travaillerait plus vite et plus objectivement que la police. Désolée, j'ai l'esprit tellement embrouillé. Comment ai-je pu croire que tu auras ça dans tes relations ?

– Il en faudrait des sacrément bons pour démêler le mystère, et des rapides, aussi, ajouta Gustavo. Et pour obtenir ce résultat, je crains qu'il ne faille beaucoup d'argent.

– Je me charge des dépenses, trancha Nicolas sur un ton royal.

Il se mit à marcher de long en large. Louise et Gustavo le suivirent du regard tout en affichant des mines d'enfants en attente d'un héros.

– Et si quelqu'un dans ton hôpital..., tenta-t-elle d'aider. Je suis certaine qu'au moins un médecin a été accusé une fois de faute professionnelle, ils ont bien dû avoir recours à ce genre de services et...

– Attendez ! interrompit Nicolas.

– Quoi ? s'enquirent de concert ses interlocuteurs.

– Oui... tu as raison. Je connais effectivement quelqu'un, déclara-t-il, l'air pensif.

– Un avocat ? demanda Louise, les yeux envahis d'espoir.

– Pas tout à fait... Il y a quelques années, dans l'hôpital où je travaille, un peu avant que je n'arrive, s'est produit un étrange phénomène. Les malades mouraient sans raison apparente. La direction a fait un audit, repris tous les protocoles, fermé des services, isolé les malades, mais rien n'y faisait. Les patients continuaient de mourir, et personne n'arrivait à savoir de quoi. L'établissement a même failli fermer. Et puis, un jour, la police a clôturé son enquête,

les plaintes ont été levées, la réputation de l'hôpital blanchie. Du jour au lendemain. Je suis arrivé quelques mois après cette affaire, donc j'ai subi toute cette histoire d'assez loin, mais il y avait des rumeurs. On disait que la direction avait dépensé une fortune pour louer les services d'une sorte d'agence spécialisée dans ce type de *problèmes*, et que, depuis, les caisses étaient vides.

– Quel type de problèmes ?

– Tous, apparemment.

– C'est ça qu'il nous faut ! s'exclama Gustavo. Est-ce que vous savez à qui on doit s'adresser ?

– Non, mais je sais à qui demander. Y a-t-il un téléphone ici ?

– Attendez, attendez, intervint Louise, nerveuse, cette agence saura-t-elle rester discrète ?

– On parle du milieu médical, rassura Nicolas, la discrétion est un impératif. Écoute, Louise, c'est la seule option que nous ayons. Laisse-moi au moins appeler mon collègue et voir s'il peut me donner le nom de l'agence. Puis nous verrons bien !

Louise pinça ses lèvres d'angoisse, mais finit par acquiescer au plan de son ami.

– Les équipements de cette suite luxueuse vont enfin nous servir à quelque chose, déclara Gustavo en pointant du doigt un téléphone posé sur une table près de la fenêtre.

Nicolas s'empessa de composer un numéro. Une opératrice le fit patienter, et au bout de plusieurs minutes il fut soulagé d'avoir son interlocuteur en ligne. Après quelques civilités banales et convenues, Nicolas entra dans le vif du sujet :

– Je suis navré de te déranger, et tu vas te demander pourquoi je te pose cette question maintenant, mais j'ai besoin de savoir. Te souviens-tu de cette affaire des morts qui parlent ? Oui, c'est bien ce qui me semblait. Une affaire pareille s'oublie difficilement. Non, en effet, je n'étais pas encore arrivé. Tu m'avais dit à l'époque que la direction de l'hôpital avait fait appel à une sorte d'agence d'enquêteurs privés qui l'avait aidée à découvrir la vérité. Non ? Ah, il s'agissait d'un institut. D'accord... Et te souviens-tu de son nom ? Sainte-Cécile ? L'institut Sainte-Cécile. Et par le plus grand des hasards, tu ne saurais pas si le secrétariat a gardé un numéro où les joindre ?

Louise et Gustavo retinrent leur souffle.



11 mai 1951, gare de Perrache, 15 h 10

Le quai était désert. Sur le panneau d'affichage, le prochain train ne devait arriver que dans quarante-cinq minutes. Assis sur l'un des rares bancs, à contempler l'acier de l'architecture, Nicolas se demandait s'il avait bien fait. En deux jours, il avait dû passer une quinzaine d'appels téléphoniques. En fait, il avait perdu le compte. Naïvement, il avait pensé qu'une fois obtenu le nom de l'institut Sainte-Cécile, il lui suffirait de joindre leur secrétariat pour prendre un rendez-vous. Comme ses patients le faisaient, comme lui-même le faisait. Mais, apparemment, pour atteindre le niveau de la secrétaire qui prendrait un rendez-vous, il fallait montrer patte blanche.

Alors il avait dû passer par un chemin de croix téléphonique qui déroulait un labyrinthe d'interlocuteurs dans le but à peine voilé de tester sa motivation. Mais de celle-ci, il ne manquait pas. Il devait aider Louise, car elle n'avait que lui. Qui d'autre aurait pu la sauver ?

Lors des premières conversations, il avait cru comprendre que l'institut Sainte-Cécile représentait une sorte de fondation caritative choisissant d'aider certaines œuvres de bienfaisance

ou missions de service public au gré des décisions de son conseil d'administration. Mais à partir du septième appel, il s'était rendu compte que son fonctionnement était bien plus complexe. En fait, cette structure n'avait rien de caritatif. Une des premières choses que ses nombreux interlocuteurs lui avaient indiquées était qu'il faudrait de l'argent. *Beaucoup* d'argent, selon le type de prestations demandées. Justement, Nicolas ne savait pas trop de quelles prestations il s'agissait. Et visiblement, mieux valait savoir ce qu'on voulait dès le départ, afin que l'addition ne dérape pas trop.

Finalement, son périple téléphonique l'avait mené à contacter le docteur André Simon, qui avait été l'un de ses mentors à la faculté. Le vieux chirurgien à présent à la retraite n'avait pas caché sa joie d'entendre la voix de son élève préféré. Nicolas lui-même avait eu du mal à retenir son émotion. Ils avaient échangé certaines confidences durant de longues minutes, avant que Nicolas n'aborde la raison pour laquelle il se retrouvait à lui parler : on lui avait indiqué qu'André Simon connaissait la ligne directe de Sainte-Cécile, pour avoir eu affaire à elle.

André Simon avait confirmé et, après avoir lui-même passé quelques appels, lui avait indiqué le lendemain une adresse et une heure précise pour le rendez-vous : gare de Perrache à Lyon, quai 1, voie A, 11 h 47. Pas de numéro de train, pas de destination. Juste un lieu et un horaire. Avant de clore l'échange, André lui avait livré un ultime conseil de connaisseur : « Ne leur cachez rien. » Nicolas s'était demandé quel genre de problème avait pu obliger son mentor à avoir recours à des enquêteurs privés, mais il préféra ne pas risquer d'écorner l'image de héros que celui-ci avait conservé à ses yeux.

Par chance, les policiers vénitiens n'avaient pas encore assez d'éléments pour contraindre Louise à rester sur place. L'infirmière avait donc pu suivre Nicolas à Lyon, bien qu'elle fût toujours convaincue d'être en sursis. Et Nicolas avait du mal à la contredire. Le temps jouait contre eux.

À côté de lui, Louise était recroquevillée sur elle-même. Elle semblait somnolait. Il soupira, grisé par son parfum. Durant les deux jours précédents, il avait bien essayé de surveiller ce qu'elle buvait, mais il ne pouvait rester collé à elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un soir, alors qu'elle s'apprêtait à se servir un énième verre, il lui avait fait remarquer qu'elle avait peut-être assez bu.

Elle n'avait pas cherché à le contredire. D'habitude, les alcooliques nient leur état avec force et s'emportent avec une énergie proportionnelle à la puissance de leur addiction. Mais pas elle. Louise s'était contentée d'un sourire fataliste, puis avait répondu « sans nul doute ». Même diminuée, elle continuait de conserver cette sorte de détachement tranquille vis-à-vis du monde qui avait toujours fasciné Nicolas. Elle volait au-dessus des autres.

– Comment te sens-tu, Louise ?

Elle rouvrit les yeux, parfaitement réveillée, même si chaque mouvement semblait être éprouvant.

– Je n'ai jamais été plus en forme, ironisa-t-elle.

Après une seconde d'observation mutuelle, elle soupira :

– Ne me regarde pas comme ça.

– Comme quoi ?

– Comme si tu n'arrivais pas à me voir. Comme si je n'étais pas vraiment moi.

– Non, je t'assure, tu te trompes, je...

– Je sais que j'ai changé, mais pas au point que tu crois. Avec le temps et l'absence, tu m'as idéalisée, et ton retour à la réalité est très éprouvant pour moi. Je n'ai pas demandé à monter sur ton piédestal.

– Pardon, j'ignorais que... enfin, que je te regardais avec condescendance.

– Non, avec déception. Ce qui est pire.

Nicolas détourna les yeux. Avait-elle raison ? Avait-il fantasmé son image pour combler un sentiment de vide et de frustration ?

– Je veux bien croire que les années nous changent, Louise, mais je sais aussi reconnaître des âmes brisées.

– *Des âmes brisées* ? Voilà un terme qui n'est guère scientifique, docteur Guerin.

– S'il te plaît...

– Que veux-tu que je te dise ? soupira-t-elle.

– La vérité, je n'en demande pas plus.

– Tu veux vraiment avoir cette conversation ici ?

– Je pense que c'est justement le moment et l'endroit parfaits, parce que, quelles que soient les personnes que nous sommes venus rencontrer, elles vont creuser, Louise. Et avec moins d'affect... de bienveillance que moi.

Louise noua ses doigts secs si fort qu'ils blanchirent. Elle sortit sa crème de son sac. Fixant le sol avec intensité, elle laissa filer quelques secondes de suspens avant de répondre :

– La guerre. Voilà la vérité. Tout le monde n'a pas eu la chance de s'en sortir indemne, Nicolas.

Son regard perça celui du médecin.

– Tu penses que je m'en suis sorti plus indemne que toi ? demanda-t-il avec une pointe de tristesse.

– Eh bien, toi tu as toujours l'air aussi parfait.

– Louise, moi je ne fais rien avec l'alcool.

Il s'était juré de ne pas l'attaquer de front sur ce sujet. Il savait d'expérience que ce n'était pas une bonne approche. Personne n'aime être jugé, surtout concernant des pratiques honteuses. Mais les mots lui avaient échappé.

– Pardon, je ne voulais pas..., se reprit-il. Ça ne me regarde pas.

– En effet. Cela étant, j'apprécie que tu t'inquiètes pour moi.

Il la dévisagea.

– Bien entendu que je m'inquiète, répondit-il avec chaleur.

Tu crois que j'ai oublié le lien qui nous unissait ?

– J'ai appris à mes dépens que les hommes ont la mémoire courte.

– Pas *tous* les hommes. As-tu oublié, toi ?

– Je n'oublie jamais rien. L'alcool m'a enlevé beaucoup de choses, mais pas la mémoire, livra-t-elle sur un ton doux-amer.

Trois autres personnes se présentèrent sur le quai. Elles n'avaient pas l'air de se connaître, néanmoins la même expression d'angoisse se lisait sur leurs traits. Elles paraissaient aussi peu convaincues d'être au bon endroit que Nicolas et Louise. Ces derniers échangèrent un regard complice.

– Tu penses qu'eux aussi ont un problème qu'il est urgent de régler ? demanda l'infirmière

– Ils en ont l'air, en tout cas.

Tout au bout de la ligne, ils aperçurent une masse sombre ramper bruyamment sur les rails. Aucun contrôleur n'était présent sur le quai, rien n'avait été annoncé et, pourtant, un train entrain en gare. Avancant à un rythme lent, le museau de cette bête de fer grossissait à vue d'œil et semblait vouloir englober toute la voie ferrée. Le monstre, dont la largeur des wagons débordait tant que,

par endroits, ils raclaient le rebord du quai, s'immobilisa dans un fracas de souffleries et de ferraille. Le revêtement de voiture de forme carrée donnait l'impression d'avoir été renforcé, à l'image d'un coffre-fort. D'aspect, la locomotive ne se distinguait pas par son élégance. Elle avait plutôt l'air d'un immense bunker monté sur rails dans lequel il ne paraissait pas confortable d'être transporté.

— Oh mon Dieu, murmura Louise, le désarroi ayant brusquement envahi son visage.

— Que se passe-t-il ?

— C'est... C'est le *Führersonderzug*.

— Le quoi ?

— Le train d'Hitler.

Nicolas ne sut quoi répondre et, tandis qu'il essayait de compter le nombre de voitures composant l'énorme machine, il hésita :

— Tu es sûre ?

— Après la mort d'Hitler, les journaux ont publié pas mal de photos. C'est le genre de locomotive dont on se souvient. Mais ça ne peut pas être lui, j'ai lu qu'il avait été démembré et vendu en pièces détachées aux Américains.

— Eh bien, quelqu'un l'a remonté et l'a gardé ici.

— Sainte-Cécile ? avança Louise, de moins en moins rassurée.

— Je n'en sais rien, mais que ferait ce train ici à l'heure exacte de notre rendez-vous, sinon ?

— Grâce à cet engin, Hitler restait toujours en mouvement et il traversait toutes les gares d'Europe. Et sans vouloir dramatiser, des nazis se trouvaient à l'intérieur, il n'y a encore pas si longtemps.

— Disons donc qu'ils ont le sens de la récupération.

— Est-ce que tu penses que nous risquons quelque chose ?

Il aurait aimé pouvoir la rassurer, il aurait aimé détenir les bonnes réponses. Mais la vérité était que toute cette histoire le dépassait.

— Maintenant que nous sommes là, avons-nous le choix ? éluda-t-il, en tâchant d'avoir l'air serein.

— Nous l'avons toujours.

Les trois autres personnes présentes sur le quai n'avaient pas l'air plus en confiance. Par un réflexe de protection, Nicolas passa un bras autour des épaules de Louise. Elle eut la courtoisie de ne pas se crispier au contact ou de le fuir, et il lui en fut reconnaissant.

Une porte s'ouvrit, et un homme portant un uniforme bleu marine descendit du premier wagon. Dans ses mains, il tenait un registre et ressemblait à une montagne en culminant à plus d'un mètre quatre-vingt-dix, selon les premières observations de Nicolas. L'homme salua les individus présents sur le quai en retirant sa casquette, ce qui dévoila un magnifique crâne lisse et chauve.

– Mesdames et messieurs, déclara-t-il d'une voix de baryton mais en affichant un sourire radieux, je suis le Contrôleur du train. Veuillez vous approcher de moi et décliner votre identité.

Louise et Nicolas étant les moins éloignés, ils furent les premiers à se présenter. Nicolas déclina son nom ainsi que celui de sa voisine. Le Contrôleur passa le doigt sur son registre jusqu'à ce qu'il trouve la bonne ligne, sur laquelle il apposa une petite encoche au stylo.

– Avez-vous quelque chose pour moi ? demanda-t-il sur un ton étonnamment jovial compte tenu de sa corpulence d'ours.

– Pardon ? Oh oui, attendez..., répondit Nicolas en fouillant la poche intérieure de sa veste.

Parmi les instructions données par le docteur Simon se trouvait l'obligation de donner un numéro de compte bancaire valide, et, bien entendu, alimenté. Grassement alimenté. Le Contrôleur remercia Nicolas avant de passer aux autres personnes, lesquelles répétèrent le même rituel. Après avoir récupéré tous les numéros de compte, l'homme demanda un instant et remonta dans le train. Le silence régna à nouveau sur le quai, seulement troublé par le ronronnement de métal émis par la bête d'acier.

– Je ne sais pas comment je pourrai m'acquitter de ma dette envers toi, chuchota Louise.

– Pas de ça entre nous, réprimanda gentiment Nicolas. D'autant qu'en plus, je ne sais pas du tout dans quelle gueule nous nous jetons.

Le retour du Contrôleur mit fin à la discussion. Il appela les personnes dans l'ordre des comptes bancaires. Nicolas et Louise le suivirent. Malgré les ouvertures, l'intérieur du train était sombre du fait de la couleur des murs à l'intérieur du couloir desservant les cabines.

– C'est la première fois que vous faites appel à nos services ? demanda le Contrôleur sur un ton charmant en contradiction totale avec l'ambiance militaire et austère de l'habitacle.

— Oui, c'est exact, répondit Nicolas. Je suppose que c'est plutôt bon signe, étant donné votre spécialité.

— Vous seriez surpris de constater à quel point le chemin des Hommes est entravé de problèmes récurrents.

Louise jetait des coups d'œil hésitants à son ami. À mesure qu'ils remontaient les wagons, le corps de l'infirmière trahissait les regrets qu'elle éprouvait à se retrouver ici. Nicolas lui sourit pour la rassurer, mais il n'était guère plus convaincu qu'elle. En fait, il mourait d'envie de tourner les talons et de partir en courant. Le côté sociétés secrètes, ce n'était vraiment pas son truc.

Le Contrôleur s'arrêta devant la porte d'une cabine. Il donna trois coups lents et sonores.

— Je vous laisse entre les mains de l'Hôtesse. C'est elle qui décidera de la manière dont nous pourrons vous aider. Pour un conseil personnalisé et efficace, je vous encourage à lui dire la vérité.

Il signifia à Nicolas et Louise qu'ils pouvaient entrer. La cabine était assez spacieuse, capitonnée de bois laqué couleur chocolat. Une jeune femme rousse vêtue d'un tailleur vert impeccablement coupé était assise à un bureau de style Louis XVI. D'un geste élégant, elle leur fit signe de s'asseoir en face d'elle. Elle s'empara d'un stylo et ouvrit une pochette cartonnée dans laquelle se trouvait une pile de feuilles noircies d'annotations.

— Je vous remercie, docteur Guerin, pour la précision de vos renseignements concernant l'affaire qui vous amène à nous, entama-t-elle avec un accent russe. Ainsi donc, mademoiselle Duval, vous souhaitez avoir recours à nos services afin de vous disculper des soupçons que la police italienne a sur vous quant à la mort suspecte de sept de vos collègues à l'hôtel *Danieli* à Venise.

Louise mit une seconde avant de répondre. Nicolas remarqua que ses membres tremblaient. Il pensa que cela venait autant du manque d'alcool que de la nervosité. Un cocktail qui ne donnait pas une très belle image d'elle, et il craignait qu'elle ne s'exprime de façon très approximative.

— C'est... C'est exact, bafouilla-t-elle en grignotant l'intérieur de sa joue. Je... Je pense que la police me soupçonne, ou ne va pas tarder à le faire.

— C'est déjà le cas, répliqua l'Hôtesse d'une voix métallique. Nous avons pris connaissance de certains de ses rapports, et vous

êtes leur principal suspect. Les forces de l'ordre pensent que vous avez agi sur un coup de folie. Ils vous jugent instable et alcoolique, sans doute en raison d'un traumatisme de guerre. Viol ou torture, peut-être les deux. Cela vous prédisposerait à un comportement colérique et paranoïaque.

– Je ne vous permets pas ! s'écria Louise avant de se lever de son siège et de se diriger vers la sortie.

– Je t'en prie, plaïda Nicolas, tu as besoin d'aide et ils sont les mieux placés.

– Justement, qu'en sais-tu ? Nous sommes dans l'un des anciens QG d'Hitler, et tu voudrais que je leur fasse confiance ? Non, c'est... c'est trop bizarre.

– *Pratique* est le mot qui convient, corrigea l'Hôtesse.

– Quoi ? répliqua Louise, les yeux pleins de colère.

– Ce train est pratique. Il nous permet de rester en mouvement et d'aller dans tous les pays sans aucune contrainte, là où se trouvent nos clients. Hitler n'avait pas que de mauvaises idées, autant recycler celles qui ne sont pas destinées à l'éradication de tout un peuple.

Le visage de poupée de l'Hôtesse n'exprimait aucune émotion. Ses yeux de biche marron ourlés de magnifiques cils fixaient Louise comme si elle voyait à travers.

– C'est d'un opportunisme dégoûtant ! s'offusqua l'infirmière, les pupilles luisantes.

– Vous êtes libre de passer cette porte, mais si vous le faites, vos jours de liberté sont comptés. L'Italie va vouloir qu'une tête tombe, et ce sera la vôtre.

De sa place, Nicolas pouvait entendre la respiration sifflante de Louise et constater que les tremblements avaient gagné tout son corps. Il savait qu'un verre d'alcool aurait mis fin à sa nervosité et qu'elle avait toujours une flasque dans son sac. Mais elle ne se risquerait pas à boire en public.

– Pourquoi... Pourquoi avez-vous dit toutes ces choses horribles ? demanda Louise en lâchant la poignée de la porte.

– Parce que c'est ce que nous avons intercepté des échanges écrits entre les agents de police et leurs supérieurs hiérarchiques. Ne croyez pas une seconde que je porte un jugement de valeur sur vous. Cela n'entre pas dans mes fonctions, je ne fais que rapporter des informations vérifiées.

- Comment avez-vous pu les obtenir ? s'étonna Nicolas.
 - Nos tarifs sont élevés, docteur Guerin, non sans raison.
- Louise se rassit.

– Est-ce que vous pouvez m'aider ? s'enquit-elle, la voix lasse et les épaules affaissées.

– Oui, mais je ne vous cache pas que votre situation est extrêmement compromise. Vous êtes la seule survivante, vous aviez un mobile, vous êtes – et je m'en excuse – une personne instable et une alcoolique. La bonne nouvelle...

– Ah ! interrompit Louise en s'esclaffant nerveusement. Il y a une bonne nouvelle, me voilà sauvée.

– ... c'est que la police n'explore aucune autre piste, poursuit l'Hôtesse sans ciller, elle laissera donc nos agents travailler sans qu'ils ne marchent sur leurs plates-bandes.

– Et que vont-ils faire exactement ? demanda Nicolas.

– Ils vont trouver qui a commis ces meurtres et livrer le coupable à la police afin que la réputation de *miss* Duval soit restaurée et qu'elle puisse reprendre le cours de sa vie. C'est bien votre commande, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est exact, confirma le docteur.

– Je me dois néanmoins d'attirer votre attention sur l'ensemble de nos prestations.

– Comment cela ?

– Eh bien, s'il se trouvait que notre service d'enquêteurs partage finalement l'avis de la police, autrement dit que vous êtes coupable, nous avons d'autres options qui peuvent aussi régler ce genre de problèmes. La tarification sera néanmoins plus élevée.

– Pardon ? s'étonna Nicolas. De quoi sommes-nous en train de parler ?

– Laisse, intervint Louise, j'ai l'habitude qu'on me juge et qu'on ne me fasse pas confiance. Rappelle-toi l'hôpital, c'est toujours comme ça. Que vos enquêteurs me crucifient, si ça peut me tirer de cette impasse. Je suis innocente, et je suis une dure à cuire.

– Ravie de l'entendre, *miss*.

– J'exige cependant la plus grande discrétion. Après cette affaire, je veux pouvoir continuer à faire mon métier. Vous dites que vous êtes des spécialistes de la résolution de problèmes, il faut me garantir que je n'en aurai pas de nouveaux après parce qu'une

indiscrétion sur mon passé sera parvenue aux oreilles de mes employeurs ou de mes collègues.

Nicolas guetta la réaction de l'Hôtesse. Elle n'en eut aucune.

– J'ai spécifié tout ceci dans le contrat que nous allons vous faire signer, précisa-t-elle, et si vous avez d'autres *desiderata*, je serai ravie de les rajouter.

– Les contrats ne sont que du papier, ils ne parlent pas, ne bougent pas, et ne commettent pas d'erreur, précisa Louise avec suspicion.

– Et c'est pourquoi ils sont plus fiables. Si cela peut vous rassurer, je vous garantis que l'agent auquel je pense pour votre affaire a fait de la discrétion sa spécialité.

– Est-il qualifié pour ce genre de... choses ? s'inquiéta Nicolas, qui n'avait pourtant aucune idée précise concernant ce que recouvraient lesdites *choses*.

Il lui sembla que les lèvres pulpeuses de l'Hôtesse se tirèrent d'un sourire approximatif. À moins que ce ne fût un simple rictus. Elle fit glisser devant Louise une pile de feuilles dactylographiées et répondit avec conviction :

– C'est le meilleur dans son domaine.



17 mai 1951, avenue Montaigne, 8^e arrondissement de Paris.
Résidence d'Évariste Fauconnier, 18 h 30

Isabeau roula des yeux au ciel. Comme fixer intensément son interlocuteur avec un air de reproche n'avait pas l'air de fonctionner – cette méthode ne fonctionnait de toute façon jamais –, il revint à l'attaque :

– Je ne comprends pas pourquoi vous ne voulez pas de cette affaire.

– Votre bêtise, mon ami, voilà la responsable. Heureusement, nous pouvons arranger cela.

Trônant sur son canapé en velours lie-de-vin, Évariste Fauconnier ne daignait pas lever le nez de son livre. À l'extérieur, le vent caressait les immenses baies vitrées de la véranda et produisait un chuintement de soie à peine perceptible. C'était un de ces débuts de soirée si serein qu'il frôlait le lyrisme.

– Oh, mais j'ai très bien saisi votre explication, répliqua Isabeau en prenant soin d'ignorer la pique, sauf que je n'y crois pas. C'est votre orgueil qui vous fait refuser cette affaire.

– Mon orgueil ?

– Un simple suicide n'est pas assez complexe pour le grand

Fauconnier, résuma le jeune homme en battant des mains pour accentuer l'effet dramatique.

Évariste redressa le visage et observa son jeune interlocuteur avec un sourire autant amusé que moqueur.

– Pourquoi tenez-vous tant à me faire accepter cette affaire ?

– Parce que ça fait des semaines que vous n'avez rien à vous mettre sous la dent, que les dossiers de succession s'entassent, et que ce manque d'excitation intellectuelle vous fait passer d'odieux mais supportable, à odieux et intolérable.

– Sachez que je déploie beaucoup de génie à respecter la stricte limite entre être odieux et insupportable. Le premier qualificatif relève du talent, le second de la stupidité.

– Alors bienvenue dans le monde des imbéciles, car je vous certifie que depuis au moins une semaine, vous êtes impossible. D'ailleurs, tout le monde est d'accord sur ce point.

– Et qui compose ce *tout le monde* ?

– Georges. Et moi.

– Georges ! lança Évariste avant de refermer son livre, décroiser les jambes et se pencher vers Isabeau. Vous avez gagné, je vous écoute, en quoi le cas de ce suicidé vous interpelle-t-il tant ? N'avez-vous donc aucun respect pour les dernières volontés d'un défunt ? Il voulait mettre fin à ses jours, cela me paraît être une décision aussi rationnelle qu'une autre.

– Ambroise Perrin est décrit comme un homme discret, travailleur et pragmatique. Un père aimant et un mari dévoué. Il n'a jamais été mélancolique, la guerre a plutôt fait fructifier sa fortune, il n'a perdu aucun membre proche de sa famille durant le conflit, et il s'apprêtait à ralentir son activité professionnelle pour se consacrer à sa passion des timbres. Et voilà qu'il rentre un soir chez lui, annonce à son épouse qu'il déteste le thé, et se défenestre.

– C'est le choix de la méthode qui vous laisse perplexe ?

– Ce qui me laisse *perplexe*, c'est que nous nous trouvons face à un homme qui ne présentait aucun signe de mal-être, et qui pourtant, devant témoins – sa femme recevait des invitées pour une levée de fonds –, choisit de se jeter d'une fenêtre sans aucune explication.

– Monsieur ?

Évariste et Isabeau sursautèrent. Cela faisait un an que Georges – qui s'appelait en réalité Adam, bien que tout le monde

s'en fichât – était à leur service, mais les deux hommes ne se faisaient toujours pas à cette manie que le majordome avait d'apparaître de nulle part, comme matérialisé du néant. L'efficacité de cette créature, à qui il était difficile de donner un qualificatif d'âge autre que celui de « fossilisé », frôlait le surnaturel.

– Georges, est-il vrai que je suis insupportable ?

– Uniquement depuis une semaine, Monsieur.

Isabeau jubila sans aucune retenue.

– Vous êtes tous les deux virés, annonça Évariste.

– Certes, Monsieur, mais je devais aller récupérer un colis qui semble important.

– Eh bien faites, vous vous licencierez demain. Vous savez comme je déteste les détails, Georges.

– Bien, Monsieur.

Et Georges disparut comme il était arrivé : d'une façon que personne ne comprenait.

– Laissez cet homme reposer en paix, conseilla Évariste. Si nous creusons, nous allons trouver une maîtresse ou un amant, ou les deux, de la drogue, des dettes de jeu, et cela brisera une nouvelle fois le cœur de sa veuve. Croyez-moi, c'est toujours ce qui arrive derrière chaque suicide *prétendument* inexplicable.

– Faux, persista Isabeau en s'emparant du dossier posé sur une desserte. La vie de cet homme a été passée au crible. La famille de son épouse a de l'influence, elle a fait pression pour que les autorités ne classent pas l'affaire sans une enquête. Ils sont très catholiques, dans ce clan.

– La défenestration va poser un léger problème d'accession au paradis.

– C'est pourquoi ils sont remontés jusqu'au préfet et ont demandé des investigations minutieuses. Ils ont même fait appel à des enquêteurs privés. Il en ressort que la vie d'Ambroise Perrin était d'une affligeante banalité. Rien que la lecture du rapport m'a donné envie de dormir. Il se confessait deux fois par semaine !

– Lucifer aussi, avant d'être déchu.

Isabeau lâcha un soupir d'agacement.

– Si cette affaire vous tient tant à cœur, suggéra Évariste tout en bourrant sa pipe, pourquoi ne la prenez-vous pas ?

Le jeune homme resta coi et mit quelques secondes à réagir :

– Heu... je... eh bien...

– À nouveau votre problème de bégaiement ?

– Je ne bégaie pas ! C'est juste que je ne suis pas enquêteur.

– Pas *encore*. Cela pourrait être un bon exercice pratique, jusqu'à ce que vous vous impliquiez dans des études de médecine.

– Justement, je ne suis pas encore certain de vouloir...

– Si, vous l'êtes, trancha Évariste, avant de changer de sujet.

Voyez ce que vous pouvez tirer de ce que les policiers ont éventuellement omis dans leur enquête, et s'il se trouve que le suicide est inexpliqué, alors j'y jetterai un œil.

– Oui, quand ça deviendra marrant.

– Le privilège de l'âge et de l'expérience, mon ami.

Isabeau se tassa dans son siège. Un sourire discret illumina son beau visage glabre. C'était la première fois qu'il allait jouir d'une certaine liberté dans une enquête. Il travaillait pour Évariste depuis un an et si, en le suivant comme son ombre, il vivait les mêmes aventures, il n'était jamais celui qui prenait les initiatives. La formation qu'il recevait allait bien au-delà de ce que cet orphelin aurait pu espérer de la vie, mais, par moments, elle se montrait frustrante. Surtout pour un caractère impatient.

Quitter sa Bretagne natale, et la misère d'un avenir exigu, pour suivre un notaire parisien à la double vie avait été la meilleure décision de son existence. Dès son plus jeune âge, et malgré l'étroitesse des chambres grises des orphelinats ainsi que celle des rêves qu'elles projetaient, il avait toujours aspiré à de plus grandes choses. Évariste était entré dans sa vie comme une tempête, et dès leur rencontre ils avaient été plongés dans une effroyable affaire criminelle. Le jeune homme avait vite compris que son mentor était plus qu'un notaire. Et l'institut Sainte-Cécile s'était immiscé dans sa vie et avait encore changé la donne. Isabeau travaillait pour une structure secrète aussi vieille que les pyramides – du moins, aimait-il à se le raconter –, laquelle aidait à régler d'inextricables problèmes que personne n'avait pu résoudre jusque-là. Ou plutôt, Isabeau supportait Évariste, lequel *réglait d'inextricables problèmes que personne n'avait pu solutionner jusque-là*.

Et pour continuer à vivre dans cette autre réalité, celle des secrets, des mystères et des énigmes, Isabeau était prêt à accepter

de suivre n'importe quelle loi, même les plus étranges, et celles qu'exigeait Sainte-Cécile l'étaient toujours un peu.

– Monsieur ?

Les deux hommes tressaillirent.

– Je propose de lui mettre une clochette, ronchonna Isabeau en jetant un regard noir à Georges.

– Votre colis, Monsieur, annonça le majordome tout en tendant le plateau où celui-ci reposait.

En reconnaissant le cachet de l'expéditeur, Évariste changea d'humeur.

– Eh bien, peut-être que cette affaire-ci sera plus alléchante, indiqua-t-il, les yeux pétillant de malice.

Sainte-Cécile procédait toujours de la même manière. Un de leurs coursiers fixait un rendez-vous dans un lieu chaque fois différent et remettait un dossier à l'agent qu'il pensait qualifié pour le problème à résoudre, ou celui désigné par le client lui-même. La réputation d'Évariste lui permettait de trier les cas et de ne travailler que sur ceux qu'il pensait dignes d'intérêt. Quand cela se produisait, Georges transmettait un code d'acceptation par téléphone, le compte en banque du client était délesté d'une très grosse somme d'argent – Évariste coûtait très cher –, et le travail pouvait commencer. Il démarrait en général par l'audition dudit client.

Excepté pour le cas du suicidé, Isabeau n'ouvrait jamais les paquets provenant de Sainte-Cécile, aussi ignorait-il tout des autres cas qu'Évariste refusait. Mais jusque-là, ceux retenus les avaient entraînés dans des aventures que peu d'êtres humains pouvaient se vanter d'avoir vécues.

– Homme de peu de foi ! s'exclama Évariste, à l'attention d'Isabeau. Dire que vous vouliez gâcher mon savoir-faire avec un suicidé infidèle et alcoolique.

– Il n'était ni l'un ni l'autre, soupira Isabeau, et si... Quoi ? Un cas intéressant ?

– Georges !

– Oui, Monsieur ?

– Oh, vous étiez encore dans la pièce...

– Oui, Monsieur.

– Faites nos bagages, nous allons à Venise, puis à Lyon rencontrer notre nouvelle cliente.

– Laissez-moi deviner, cette cliente, elle n'a personne dans son entourage qui s'est suicidé, c'est ça ? commenta Isabeau avec mauvais esprit.

– Non, en réalité, dans son entourage, sept personnes sont mortes de façon inexplicée.

Le jeune homme écarquilla les yeux et resta sans voix.

– Ne soyez pas si dur avec vous-même, le talent vient avec la pratique, pontifia Évariste.

– Sept personnes, répéta le jeune homme. Quel traumatisme ce doit être pour elle !

– Sauf si elle est coupable. Dans tous les cas, ce sera très intéressant.

Pour découvrir la suite de Et Dieu se leva du pied gauche et commander le roman, [suivez le guide](#).